

Anna Kühni, 4e année d'apprentissage
«Dans ma classe, je suis la seule femme
que sur les chantiers, ont me fait dire
hommes se réjouissent lorsqu'une femme
Ce qui m'énerve: les WC sur les chantiers
Monteuse-électricienne, Effectifs 2018

Aujourd'hui, le bon élève est une fille ou l'école du point de vue des genres

Texte de Jürgmeier

Photos Reto Schlatter

«**D**es genrerries», déclare ma mère en jetant un regard sur le livre que je viens de publier avec Helen Hürlimann, «Tatort, Fussball und andere Gendereien», «cela à avoir avec les genres, n'est-ce pas?» «Non, justement pas», le ton de ma réponse reflète une certaine impatience. Ma mère a vécu dans sa propre chair les conséquences de la différence entre les sexes née de la culture. Le fait qu'elle n'ait pas pu réaliser son rêve de jeunesse, étudier l'archéologie, n'était pas lié à son sexe biologique mais à son «sexe» social (gender, genre²), qui est le résultat des relations, des normes et des représentations entre les sexes. Bien que ma mère en raison de ses performances ait pendant un certain temps pu, comme seule fille, suivre les cours d'algèbre avec les garçons, elle n'a finalement pas eu d'autre choix que de faire un apprentissage de vendeuse. Ses deux sœurs, de quinze ans plus jeunes, ont également emprunté une «voie féminine». Comme les sœurs de mon père. Une véri-

table «genrerrie». Et bien entendu aussi une question sociale: mon père, en tant qu'aîné, n'a pas eu la possibilité de faire d'apprentissage du tout.

ÉGALITÉ, DIFFÉRENCE, DÉCONSTRUCTION – LA RÈGLE DE TROIS DU «GENRE»

On ne naît pas femme, on le devient. On ne naît pas homme, on le devient. Ces phrases sont devenues des icônes. Elles n'ont pas résolu l'ancien conflit entre la nature et la culture. Plus intéressant que cette dispute à laquelle aucune solution définitive ne sera jamais donnée, est la question de savoir ce qui est derrière le besoin de favoriser l'une ou l'autre variante? Est-ce le désir d'être intégré dans l'apparement immuable qui fait pencher les uns vers la biologie? Ou, à l'inverse, le désir de la liberté de pouvoir se déterminer soi-même qui fait que d'autres privilégient la culture?

Au-delà de la séparation dualiste entre la nature et la culture, ce que nous percevons comme genre est le résultat d'interactions complexes entre le sexe et le genre. Le genre est toujours (aussi) quelque chose de créé, respectivement de «négocié». A l'école et dans d'autres champs de socialisation, des concepts de genre sont élaborés et concrétisés, est agi sur la base de représentations utopiques contradictoires (l'égalité synonyme d'identique, l'égalité dans la différence par la reconnaissance de l'autre, l'égalité par la déconstruction, c'est-à-dire dans la diversité individuelle). Les ensei-

gnants sont précisément des personnes qui devraient avoir conscience des préjugés et des concepts relatifs au genre qui influent dans leurs interactions quotidiennes avec les apprenants. Qu'un enseignant ou une enseignante cite les «filles sages» en exemple aux «mauvais garçons», s'identifie aux jeunes hommes – qui n'écrivent pas une rédaction «mais le premier chapitre d'un roman», selon Allan Guggenbühl dans le «Club» du 6 juillet 2004 – ou se solidarise avec «la femme pacifique» bien qu'elle ait giflé un homme, les attributions sont toujours marquées par le genre.

Le mouvement féministe et la théorie féministe ont engendré trois approches, qui marquent aussi les débats actuels sur les questions de genre. A chacune de ces approches correspond un dilemme qui lui est propre – comme l'a formulé Nadja Ramsauer, la directrice du Centre d'études de genre à la Haute école spécialisée de Zurich (ZFH), dans plusieurs conférences et publications:

L'approche égalitaire les hommes et les femmes sont identiques et par conséquent égaux. Le dilemme: «Une égalité de traitement d'éléments inégaux», écrit Nadja Ramsauer, «ne diminue par les inégalités... mais les renforce.» Une thèse qui semble se confirmer dans la quotidien à l'école – celui ou celle qui soumet des apprenants qui ont des arrière-plans sociaux, culturels et de formation différents, respectivement des genres différents, aux mêmes contenus,

¹ Remo Largo: «Das Magazin», 12.1.2008

² Genre: concept qui se réfère aux différences sociales entre les femmes et les hommes qui sont acquises, susceptibles de changer avec le temps et largement variables tant à l'intérieur que parmi les différentes cultures

ge, monteuse-électricienne

omme. Je n'ai jamais été embêtée, mais il est évident
e temps en temps des remarques. D'ailleurs, les
emme a le courage d'apprendre un métier d'homme.
ntiers, ces toitoi, qui sont en général assez sales.»

007: 5663 apprentis, dont 110 femmes

filles¹

nres



méthodes et exigences dans les conditions actuelles, (re)produit les inégalités qu'il ou elle fixe ensuite dans ses notes sélectives. Celles et ceux qui réduisent la formule à «Nous sommes tous identiques» occulte les aspects de genre de politique-économie-sexualité-violence-santé, qui influencent l'ici et maintenant, dans lequel seuls des efforts particuliers rendent possibles la participation sociale ou l'encouragement de défavorisés. Égalité signifie ce qui est pensable, ce qui, au contraire de ce qui existe ou qui détermine la réalité de la vie actuelle, serait possible.

L'approche différenciée les hommes et les femmes sont différents, ils ont d'autres tâches dans la vie et d'autres fonctions dans la société, mais ils sont quand même égaux en droits. Nadja Ramsauer estime que le risque de cette approche réside dans le fait que «des attributions spécifiques au sexe sont perpétuées et des stéréotypes réactivés». La question centrale est de savoir si les approches différenciées se réfèrent à ce qui existe, c'est-à-dire si elles nomment des différences et des discriminations qui existent réellement ou si elles les «créent» en partant du postulat qu'elles existent.

L'approche de déconstruction «homme» et «femme» ne sont pas des catégories naturelles, prédestinées, mais des constructions sociales ou de langage. Les approches de déconstruction comportent le risque de ne pas tenir compte du cadre «dans lequel des déclarations sur des situations de pro-

blèmes typiques liés au genre... peuvent être faites», et de sublimer la réalité. Mais seulement lorsque la phrase «Nous ne sommes pas différents» est utilisée dans le sens de «Nous ne sommes pas différents ici et aujourd'hui»; si nous la comprenons comme «Nous ne devrions pas nous différencier», l'égalité devient un potentiel utopique. Par ailleurs, il semble judicieux de faire une différence entre la déconstruction au sens étroit et au sens large du terme. La déconstruction au sens étroit implique une approche analytique, qui rend visible la différence entre les sexes comme des processus d'attribution de genre «construits» (non prédestinés). La déconstruction au sens large du terme comporte tous les actes et interventions qui dépassent les structures, les normes, les mythes, les constructions de perception et d'attribution qui prônent une différence entre les sexes.

En définitive, derrière les trois approches, on trouve des utopies d'égalité, ce qui est déterminant, c'est l'angle de vue: si égalité, respectivement différence, signifie ce qui existe, ce qui est prédestiné (ce qui doit indéniablement être ainsi) ou ce qui est pensable (ce qui serait aussi possible)? Pour l'utilisation du focus de genre dans les métiers de formation (dans les professions sociales en général), il me paraît judicieux d'interconnecter les trois approches esquissées en fonction de la situation, par exemple en procédant selon les cinq étapes suivantes:

1. Percevoir ce qui est
2. Refléter mes propres préjugés relatifs au genre
3. Déconstruction au sens étroit du terme
4. Déconstruction au sens large
5. Percevoir ce qui est maintenant – et retour à la phase 1.

Dans le cadre de la construction et de la déconstruction permanente du point de vue du genre, l'attention doit toujours à nouveau être portée sur une perception précise de ce qui est attendu. Quelles sont les limites de genre, apparemment naturelles, qui peuvent (encore) être franchies, lesquelles devront-nous (pour l'instant) accepter comme données?

L'ÉCOLE – UN EXEMPLE QUI PERPÉTUE LES GENRES

Depuis la période scolaire de ma mère, le monde (de l'école) a radicalement changé. Même si 23 % des femmes de 25 à 64 ans (par rapport à 13 % des hommes) n'ont toujours pas de formation post-obligatoire³, c'est-à-dire qu'elles n'ont fait ni apprentissage, ni école supérieure ou études universitaires, il apparaît peu à peu que les femmes seront bientôt le genre le mieux formé. Les filles/femmes ont de meilleures notes à l'école, plus de certificats de maturité et pratiquement autant de diplômes universitaires que les garçons/hommes. Dans les

³ Commission fédérale pour les questions féminines, 2006

petites classes et les classes spéciales, trois quart des élèves ont depuis toujours été de sexe masculin.

Dans l'interprétation de ces faits, des préjugés et représentations différentes des genres apparaissent. L'auteur du manuel pédagogique standard «Babyjahre», Remo Largo, – pour lequel il est apparemment impensable que les choses se passent comme il se doit si les filles ont de meilleurs résultats scolaires que les garçons – voit dans ces chiffres la preuve de nouvelles inégalités des chances. «Les filles», dit-il dans le «Magazin» du 12 janvier 2008, «sont systématiquement favorisées, les garçons par contre discriminés.» Aux yeux de la psychologue et auteur Julia Onken une thèse pour le moins «aventureuse»: dans le «Club», elle renvoie à la toute autre «réalité de vie» (salaires inégaux, positions de pouvoir, etc.).

Le regard aiguisé par des expériences personnelles et des considérations féministes refuse de voir le fait incroyable que des membres du sexe privilégié puissent ponctuellement être discriminés. La conseillère d'Etat Aepli oppose à Largo: «... que le bon élève a toujours été une fille, mais auparavant, les filles n'étaient pas encouragées». En clair: les garçons, de nature, sont moins intelligents, mais pendant des siècles, la discrimination sociale des femmes a caché qu'elles sont en fait les plus intelligentes.

Partant du fait que les déficits scolaires actuels des garçons ne sont pas plus inscrits dans leurs gènes que ne l'était auparavant la faiblesse intellectuelle dans ceux des filles, on peut se poser la question ce qui empêche les jeunes hommes d'exploiter toutes leurs possibilités à l'école. Une piste nous est indiquée par le socio-pédagogue Lu Decurtins: «L'image de l'homme», a-t-il déclaré dans le «Club», «n'est pas compatible avec l'école», et Remo Largo d'ajouter que ce n'est pas la compétence, mais le comportement qui fait que les garçons ont de moins bons résultats que les filles.



Kevin Vogler, 4e année d'apprentissage, coiffeur

«Souvent, les clientes jugent mon travail avec plus de bienveillance que celui de mes collègues femmes. C'est un avantage. Un point négatif: lorsque j'ai choisi ce métier, dans les discussions, on a souvent supposé que j'étais homosexuel. Je crois que tous mes collègues qui se forment au métier de coiffeur ont vécu de telles discussions. Mais c'est tout simplement un métier que j'aime.»

Coiffeur (aussi CFC), Effectifs 2007: 4352 apprenties, dont 286 hommes



Jürg Meier est écrivain, enseignant d'école professionnelle et formateur d'adultes. Il possède un MAS en Cultural&Gender Studies. Cette année, Jürgmeier (son nom d'écrivain) a publié avec Helen Hürlimann le livre «Tatort, Fussball und andere Gendereien», aux éditions interact / Pestalozzianum.

«Mais on ne peut accepter», poursuit-il dans le «Magazin», «que la pédagogie actuelle marginalise les garçons parce qu'ils ne sont pas aussi «faciles à manier» que les filles». Sa déclaration comporte ce double message relatif au genre qui est vraisemblablement responsable du comportement des garçons: celui ou celle qui remplit les exigences de l'école, qui est «facile à manier», et les personnes qui répondent à ce critère selon l'attribution au genre, ce sont les filles. Le garçon se retrouve dans le champ de tension entre les exigences de l'école, d'une part, et le concept «homme» d'autre part, dans une situation classique de «doublebind» (double contrainte) – ou bon élève ou homme intéressant.

Dans la réalité scolaire, les représentations masculines de «grandiosité» sont généralement démystifiées: tant que les apprenants sont évalués et notés, l'école est pour beaucoup d'entre eux (aussi) un lieu d'échec et d'humiliation. Les réactions en règle différentes des filles et des garçons à cette situation doivent (aussi) être interprétées comme une partie relevant du genre. Tandis que les filles font un effort pour réaliser de meilleures performances (d'adaptation), les garçons essayent d'étouffer les blessures infligées ou leurs craintes en dénigrant l'école. Résistance, faiblesse de performances et comportement agressif doivent aussi être compris comme la tentative de (re)construire de la masculinité dans les moments de désespoir et d'impuissance. Celles et ceux qui se laissent éblouir par de telles mises en scène, c'est-à-dire ne voient que l'auteur, mais pas la victime «homme», qui ne retiennent que le dérangement d'un cours mais pas le besoin d'aide qu'il y a derrière, succombent à une approche superficielle des différences.

Apprendre implique la reconnaissance de ne pas (tout) savoir. Et cela est une menace radicale du concept «homme». Ce n'est pas le système «école» qui privilégie les filles, mais le concept «homme» qui exige des garçons un comportement «automutilant»

par rapport à la vexation de devoir «apprendre», les empêche d'accepter de l'aide (connotée «féminin») et d'exploiter ainsi tout leur potentiel de performances. On peut supposer qu'il en a toujours été ainsi, mais cela s'est révélé depuis que les filles ne sont plus empêchées de développer leurs compétences (scolaires) par des concepts sexués. Si l'école semble devenir de plus en plus un monde féminin, auquel les garçons – conformément au concept de base «être un homme signifie ne pas être une femme» – refusent en général d'adhérer, il semble évident que cela n'est pas en premier lieu le résultat de la féminisation réelle du corps enseignant, mais de la symbolique sexuée de l'offre pédagogique elle-même. On assiste à une situation analogue dans le domaine de la psychologie. On peut se demander pourquoi des domaines spécifiques, des méthodes et des institutions qui ont été dominées par des hommes sont à la fin occupés (symboliquement) par des femmes. Deux explications sont possibles: 1. Les hommes qui ont élaboré et réalisé la vision «école» et «psychologie» se sont toujours vus comme actifs = thérapeute-initié-apprenant-masculin, mais jamais comme passifs = suivant-une-thérapie-apprenant-enseigné-féminin.

2. Partout où les femmes ne peuvent plus être marginalisées par un concept de différence – pas assez dures, trop sensibles pour... – mais, suivant une approche d'égalité, pénètrent des domaines masculins, les représentants du sexe dominant ont tendance à dévaloriser ces domaines et ces activités, à se retirer et, pour reconstruire la différence, à privilégier d'autres domaines. Ainsi, le passage de la primauté de la politique à la primauté de l'économie pourrait être interprété comme une réaction de genre à la conquête des parlements et des gouvernements par les femmes.

Le concept «homme» – par peur des femmes à l'esprit brillant – est poussé vers l'hostilité de la théorie et des intellectuels. Alors que pendant des siècles l'esprit (mas-

culin) a été placé en supériorité au corps (féminin), que les hommes ont eu la parole et ont réclamé les décisions pour eux, les sciences théoriques de l'esprit et du social – essentiellement dominées aujourd'hui par des femmes – ont depuis longtemps été évincées par les sciences naturelles et pratiques basées sur l'expérience. Le langage, peu à peu, se féminise. «Un homme ne parle pas beaucoup», écrit Wäis Kiani dans son pamphlet «Stirb, Susi», «il sait que les mots ne sont que bruit et fumée...». Même l'écrivain Goethe fait douter son Faust de la primauté de la parole et déclarer: «Au début était l'action». Pour l'homme (et pour la femme) qui se soumet à la logique économique – qui fait apparaître la pensée comme inutile et l'action comme la seule chose «productive» – ce qui compte, c'est «d'agir avant de parler», même si l'obligation d'agir comporte, en ultime conséquence, une obligation à la violence.

La formule de base «être homme signifie ne pas être femme» est, de manière déterminante, responsable de la misère scolaire des garçons – comparable au développement des femmes – et qui ne pourrait être dépassée que par une déconstruction du genre au sens large du terme, c'est-à-dire par un élargissement du concept «homme» vers ce qui est traditionnellement féminin. Pour l'école et la pratique sociale, cela signifie: reconnaître les insécurités masculines, bien cachées, et les souffrances des garçons, encouragement et empowerment des garçons, aussi vers des comportements connotés féminins – permettre aux peurs de s'exprimer, d'accepter de l'aide, de lire et de parler. Au lieu de déclarer les éléments de masculinité comme prédestinés et de les reconstruire sans arrêt, une didactique ou une pédagogie plus conforme au genre devrait participer à la déconstruction au sens large du terme et contribuer à libérer les garçons et les hommes de ce concept de «tout pouvoir» qui les handicape et qui, parallèlement, représente une menace pour les autres – de sorte à ce qu'ils (re)